

— COLLECTION « LES CONTEMPORAINS » —

SÉRIE THÉÂTRE / N° 1

JEAN-MARIE MESHAKA

# GUEULES D'AUTOMNE



scribest

# GUEULES D'AUTOMNE



— COLLECTION « LES CONTEMPORAINS » —  
SÉRIE THÉÂTRE / N° 1

JEAN-MARIE MESHAKA

# GUEULES D'AUTOMNE



**scribest**

*à ma Famille  
à mes Amis  
aux Autres  
Pour que l'oubli jamais ne nous atteigne  
Pour que demain s'essaie à la paix.*

J.-M. M.



---

**GUEULES D'AUTOMNE**

a été créée

au Théâtre Poche-Ruelle de Mulhouse en mars 2009

avec **Éric Khelif** dans le rôle de **PRIME**

et **Jean-Marie Meshaka** dans le rôle de **IL**,

dans une mise en scène

de **Pierre-Jean Breyer** et **Jean-Marie Meshaka**.

---

© **Jean-Marie Meshaka / SCRIBEST éditions, 2009**

ÉCRITURE ÉTÉ 2004 © *L'auteur se réserve tous les droits de reproduction même partiels*



*DES CONVIVES sont attendus. Ils ne viendront jamais.  
Dieu aussi (God) est attendu (tout aussi absent).  
Tous s'excusent par une lettre qui « sonnera » à la  
porte.*

*Personnages : deux hommes qui ne font qu'un.*

*Le premier : IL.*

*Le second : PRIME.*

*PRIME est la conscience ? L'ange gardien ? La part  
responsable d'IL ?*

*Il ne dira pas un mot mais « parlera » avec son "Nay"  
(flûte de berger orientale).*

*IL interprètera tous les rôles.*

*PRIME sera à la fois lui, son ami, son témoin, son  
souffre-douleur, etc.*

*Lieu : nulle part.*

*Scénographie : une grande table couverte de victuailles  
bigarrées, des chaises éparses...*

*Éclairage oriental (andils et bougies).*

**IL** et **PRIME** rentrent croulants de paquets, courses, victuailles, heureux. Ils vont préparer une fête grandiose. La dernière ?

**PRIME** porte sur son dos un tapis comme un marchand oriental. Il ne sait pas où le poser, il cherche.

**IL** (*pendant qu'il vide ses sacs*) :

— Je ne savais pas que la location d'un tapis coûtait si cher... J'ai loué aussi une tranche de soleil pour le petit-déjeuner au cas où ils resteraient jusqu'au matin... Le voir se lever accroché aux poissons est sublime. Un bout de nuage s'il fait trop chaud, et un bout de lune pour quand je lui enlèverai sa robe si elle vient... Bon. On va le mettre où maintenant ce tapis ? Entre là-bas et là-bas, entre ici et pas ici... Là, sur un bout de mer. Au fait, tu as arrêté le vent ?!

**PRIME** (*fait oui de la tête*).

**IL** : Il y avait trop de vagues ce matin. Je ne veux pas que le dessert finisse en dégueulis.  
Tu as bien posté toutes les invitations ?

**PRIME** (*fait oui de la tête*).

**IL** (*contrôle et décompte*) :

— Tomates, persil, blé concassé, boulettes, épices, pain, viande, kebbé, oignons, poivrons, citron,

aubergines pour moutabel, pois chiches pour houmos.

(**IL** *installe les ingrédients.*

*Pendant la préparation du repas, **PRIME** s'installe aussi et joue du Nay. **IL** cuisine, vaque à tout ça)*

**IL** (*soudain*) : Ah! Mes Ray-Ban! Ils sont très Ray-Ban là-bas...

(**IL** *s'assoit, se lève, surveille, s'arrange, etc.*; **PRIME** *s'arrête de jouer*)

**IL** : Non, non, continue s'il te plaît...

(**PRIME** *recommence à jouer; on sonne à la porte*)

**IL** (*en ajustant sa tenue*) : Ah! C'est peut-être elle, elle m'avait dit qu'elle serait à l'heure.

**IL** (*ouvre... Personne... Mais trouve sur le seuil un billet par terre. **IL** l'ouvre, le lit*) :

— Assieds-toi... Toujours toute la place... (**IL** *se pousse un peu*) Tu m'as dit de choisir, tu ne m'as pas demandé de venir. Tu m'as écrit : « Si tu as envie, je t'attendrai... » Tu as dit que tu partais (encore ailleurs). Je ne te verrai donc plus. Puisque tu m'as dit de choisir, je ne viendrai pas.

**IL** (*à PRIME*) : c'est bien d'elle ça tu vois..., hein **PRIME** ?... (**IL reprend sa lecture**) Ce que je garde de toi est trop rare et précieux pour le partager avec toi. Tu serais bien capable d'en jaunir trop vite les pages de « nous » qui m'étreignent encore. Sur ma peau tes mains ont gravé ton apprêt qui sent encore ta lavande, ton thym, ta poudre d'olives, ton drap séché au soleil couchant. Tes lèvres arabesques ont brûlé mon ventre. Je suinte et saigne tous mes soirs mais je refuse de cicatriser.

Du ressac de mes hanches dégorge, avec ces gouttes du Nil et son limon, cette felouque lascive qui hébergea notre nuit avant que sur le sable de l'oasis de notre escale on couchait pour notre dernière sieste. (**IL réfléchit**) Couchait? Nous couchâmes? Non... Couchait... Pour ne pas oublier, on bourrait nos sandales de désert et nos poches de dattes. Tu partais quelques jours après. Tu pars toujours.

Tu ne pouvais que partir. Tu avais appris la langue du loin. Celle de l'autre côté de l'eau. Celle des gens qui marchent vite, qui courent des mains, le nez pressé dans la nausée de la chaussée... Tu ne leur as donc pas dit de s'arrêter pour choisir où aller? Qui aimer? Parce qu'aimer c'est respirer! Tu m'as dit de choisir, tant pis pour toi : je ne viendrai pas, je reste ici avec toi, avec tes restes... dans cette chambre noyée de tous tes embruns, qui oscille comme un fantôme blessé qui hurle sans cesse ton nom pour chacune des



secondes que nous y avons passées ensemble. Je reste avec celui que tu m'as été.

**IL** (*répète la phrase pour mieux la comprendre*) :

— Je reste avec celui que tu m'as été... (**IL continue sa lecture**)

Et toi? Qui es-tu aujourd'hui vraiment?... As-tu gardé ton nom? Sa bonne orthographe coupable? Tu roules toujours les «r» ou tu parles maintenant comme eux? Tu dois être drôle avec cet accent qui fait mal à la langue, qui sépare l'œil du sourire. Savent-ils seulement qu'un seul mot en arabe peut à la fois rire, chanter, mordre, caresser et... tout dire?!... Le parles-tu encore? C'est vrai que même ici tu avais déjà du mal. (**IL s'adresse à PRIME**) On ne parlait que le français à la maison alors qu'on était des leurs... Si! Je peux t'expliquer mais ce serait trop long...

**IL** (*reprenant sa lecture*) :

— Tu leur ressembles alors? Enfin... Tu as une nouvelle identité? (**IL dit à PRIME**) Ça y est, le mot est lâché. IDENTITÉ. Merde on n'en sortira donc jamais?! (**IL reprend sa lecture**) Tu t'habilles comme eux?... Tendance... Cool..., avec un sac à dos sur une épaule : la droite. Au fait, comment va ton dos? Tu marches toujours à quatre pattes après avoir fait l'amour pour décoincer tes lombaires? (**IL susurre**) La garce... (*Re-lecture*) Je t'entends murmurer « La garce »

(**IL** *re-susurre*) La garce...! (*Re-lecture*) Tu m'as dit de choisir... Je ne viendrai pas. Je ne me laverai pas de toi assise à cette table, témoin d'une mascarade d'émotions collectives dont tu as le secret pour faire croire à tous que tous s'aiment !!

De plus, tu m'as annoncé que tu ferais la cuisine... J'ai survécu à toutes ces années de guerre... Ce n'est pas pour me suicider avec ton taboulé...

Je t'aime, donc je ne viendrai pas. J'attendrai ici mon dernier bus. Celui-là je le prendrai avec toi...

(*Silence... fin de la lettre*)

— La garce, je voulais tellement lui prouver que j'avais fait des progrès en taboulé... Identité...

Tu parles d'identité... Y en a marre de cette pute d'identité! Tu parles d'identité!!

(*La scène qui suit est de caractère « farce transformiste ». IL fait de PRIME son cobaye, son mannequin, son souffre-douleur, etc.*)

**IL** (*s'adresse à PRIME tout béat*) :

— Quelle identité tu as toi? Hein? Est-ce que tu en as d'abord une d'identité, toi? Papiers S.V.P. ! Debout! (**IL prend la chaise**) Assis! (*jeu de chaises musicales*) T'as un problème identitaire?! Assis je te dis !... Je vais te dire la face cachée de cette vieille lune... Je vais t'apprendre comment le monde se shoote à l'absurde!

T'es assis là. T'as cinquante ans. T'es Serbe. Assis ! Bouge pas ! Il y a cinquante ans on te disait : t'es quoi ? Tu répondais : je suis Yougoslave. La poitrine dehors, le menton dans le front. Quelques moustaches plus tard : t'es quoi ? Je suis Bosniaque, même poitrine, même menton. T'as enfin ton cholestérol : t'es quoi ? Je suis musulman ! Aujourd'hui, même poitrine, même menton plus un œil torve, du ventre et du lard, tu veux être Européen !

Ta terre a été ottomane, autrichienne. On t'a dit que t'étais prolétaire et c'est tout ! On t'a dit que t'étais Yougoslave et c'est tout ! On t'a dit que t'étais musulman et c'est tout ! On t'a dit que t'étais plus proche de Kaboul que de Trieste !! MERDE !, tu peux me dire, c'est quoi ton identité, hein ? ! Vas-y, réponds ! ... Debout ! (*IL déplace la chaise*) Assis ! "Bullshit" que l'identité !!! L'identité, elle prend la couleur que tu veux, où tu veux, quand tu veux, quand tu en as besoin, quand « ils » en ont besoin. Tu sais qui décide de l'identité des Peuls ? Cette peuplade nomade d'Afrique noire ? Les zébus !! Eh oui ! Ces bêtes qui ont besoin d'eau plus que d'autres et qui les font épouser à chaque voyage l'identité propre au territoire qui les accueille !

"Zébu ! Identity-Card !..." Reste assis !

Que tu me dises que tu as envie de vivre et crever là où tu as dégusté ta première tétée, ça je comprends... O.K. pour le berceau tombeau ! Mais ton identité,

leurs identités, je m'en fous... foutaises! Éolienne à pesticides! Arme des faussaires! Debout!

(*IL déplace la chaise*) Assis!

Identité religieuse? "Bullshit!!" Tu veux me dire pourquoi le Turc et le Kurde se massacrent? Ils sont musulmans tous les deux. Pas la même langue? "Bullshit!" C'est le flouze mon petit que l'âme noire de leur terre dégorge en pétrole dans les égouts géopolitiques des nouveaux dinosaures! Debout! (*Chaise*) Assis! Identité religieuse? "Bullshit!..." Tu peux me dire pourquoi le hutu massacre le tutsi? Catholiques tous les deux! Même langue tous les deux! Manche droite et manche gauche du même tricot...

Debout! (*Chaise*) Assis! 1940! T'es Italien homosexuel fasciste, mussolinien à mort! Ton identité? «VIVA L'ITALIA! VIVA IL DUCE! PRONTO A MORIRE PER LUI...», quelques frasques et orgasmes plus tard, «Madre de Dio!!...» Répression «violentissima» des homosexuels par le même Duce! «Maledetto...» Tu voulais mourir pour lui, maintenant tu veux qu'il meure pour toi sur le bûcher de l'infamie. Alors, t'es Italien? ou t'es homosexuel? C'est quoi ton identité, hein? Crache! Debout! (*Chaise*) Assis!

T'es Irlandais? T'es Anglais? Debout! (*Chaise*) Assis! Républicain? Monarchiste? Debout! Assis! T'es catho-irlandais et tu causes avec l'accent d'Oxford...? T'es un renégat, un traître, un touilleur de

poubelles, oui! Un imposteur embusqué dans les coupe-gorges de leur abyssale connerie pour engrosser les consciences de spermatozoïdes identitaires, meurtriers certes, mais ô combien lucratifs!

L'identité est un sous-marin au sourire carnassier avec un périscope – cyclope – nyctalope variant les angles de vue de son œil prédateur et vénéneux selon les fluctuations des courants, marées et malheurs du monde.

Et l'amour, merde?? Hein? Il est où dans tout ça? Oui, l'amour, "Bullshit", il est où? Il est où l'autre? Je me fous de qui de quoi est l'autre... Il me faut l'autre! L'autre ne peut être que moi et je ne peux être que lui. Je ne suis rien sans l'autre, PRIME! Et il n'est rien sans moi. Au théâtre, un comédien n'existe que parce qu'il y a un autre comédien, qu'il y a un spectateur. Je suis un homme mort sans l'autre. Je ne serais rien si tu n'étais pas là, PRIME (*au public*), si vous n'étiez pas là, bordel!... Qui j'aimerais, qui je haïrais, qui je frapperais, insulterais, qui j'épouserai, qui je caresserais, à qui je parlerais si j'étais seul! Même si l'autre avait les pieds plats et moi le dos rond. On peut tous les matins se réveiller différent et manger tous les soirs à la même table, non? Je déteste manger seul! C'est pour ça que t'es là, c'est pour ça que vous êtes là! C'est pour ça que je les attends, même pour un mauvais taboulé.

PRIME! Est-ce que je déconne ou c'est l'autre qui est sourd?

*(Musique Nay... au bout d'un silence on sonne à la porte)*

— Quand même, ça vient. (**IL ouvre : personne**)

Encore personne ! C'est quoi cette blague à la fin ! (**IL trouve une caisse et un billet ; IL dit**) Des photos... (**IL lit le billet**)

— Merci pour ton invitation, je ne pourrai pas être des vôtres. Crois-le, je le regrette. Sympa de nous réunir pour ton départ, mais tu vois, je m'en vais aussi ce soir. J'ai longtemps attendu qu'elle revienne. Tu m'as dit un jour que l'on est rien sans l'autre, tu avais raison. Je le sais depuis qu'elle est partie. Alors je vais mettre du soleil dans mes pantoufles, m'asseoir sur le trottoir d'en face et attendre. Je la verrai peut-être passer...

Ces photos, ce sont les nôtres, les tiennes, les miennes. Celles d'un passé que je ne voudrais pas voir mourir. Garde-les pour les autres.

*(Musique – IL balaye quelques photos avec quelques phrases)*

- À la mer – des vacances – Ras el-Bar ;
- la première communion de Denis ;
- la convalescence de Gilles ;
- le jardin d'Alexandre. (**IL rêve**) Alexandre... Il est grand lui aussi. Comme l'autre. Il est même plus grand que l'autre parce que c'est un ami... Il y a dans son jardin d'énormes eucalyptus et quand il t'y invite pour manger un fruit, tout s'arrête PRIME. Pfft!...

Et tu n'as plus peur de rien, de rien, c'est rare, très rare, PRIME. (IL continue)

- La journée à Alep;
  - la nuit au krak des Chevaliers...;
  - l'aquarium – son poisson – son crapaud. (IL rêve)
- Belle histoire que la Belle et son crapaud...

(IL continue)

- Ma mère dans son dernier fauteuil;
- la plage en Turquie...;
- le sourire dévastateur de mon père;
- l'abricotier du voisin...

Et le chien!... Le chien... Je ne me souviens même plus de son nom.

(Silence. On sonne à la porte : IL n'ouvre pas, IL reste dans les photos; on re-sonne à la porte; IL va ouvrir comme réveillé de ses rêves; IL met ses Ray-Ban®. Personne; IL s'énerve)

— C'est quoi ce truc, merde! J'en ai marre de cette sonnette! Alors tu entres, oui?! Vous jouez à quoi là? (IL sort et revient)

— Qui est-ce, putain?!

(Silence) Tu as tort, mon taboulé est meilleur ce soir!

(Silence) Tu sais PRIME, c'est dur d'aimer. Dur et biodégradable, bio-dé-gra-da-ble... Il paraît que c'est plus sain, mais qu'est-ce que c'est chiant.

(IL danse. IL gueule tout en dansant)

Tu sais PRIME, ce soir j'ai fait le meilleur taboulé vrai de là-bas; et invité tout le monde! Ceux que

j'aime, que j'ai aimés, voulu aimer, même les autres... J'aurais voulu avant que je ne parte qu'ils puissent tous goûter à mes dernières prouesses. Et personne n'est venu, PRIME ! Là..., le vide... Ils ont eu peur... C'est sûr... Les gens aujourd'hui ont peur. Ils ont peur d'aimer, d'être aimés. On ne prendra rien parce que l'on a peur de donner. Tout détruire pour que demain ne soit pas... Pour que demain ne soit pas responsable... Responsable de rien... Responsable de personne... Demain... A-t-on jamais un instant perçu que cet instant est caduc... Que cet instant est caduc du prochain... Qu'aujourd'hui est le caduc de demain... Alors allez-y ! Crachez votre haine au son de vos crécelles, ouatez votre ciel de lèpre putride... Tuez ! Mais tuez donc ! Juste tuer !! Demain sera alors libre et grand !... Airbag en sautoir, tuez connards !! Puisque tout ne sert à rien, tuez puisque aimer aussi est féroce caduc... (*doucement*) caduc... biodégradable...

Seule la solitude... Oui la solitude ne sera jamais caduque. Elle ne s'efface qu'au fer rouge.

(*On sonne à la porte ; IL y va, trouve un billet et un carton d'emballage*)

— Encore un carton. (*IL ouvre le billet et lit*)  
Je les ai gardées pour toi. Les heures bleues ont le privilège de ne mourir jamais. Les nôtres non plus. Elles partiront peut-être avec toi mais ne mourront pas. Rappelle-toi.



(**IL** *parle à PRIME*)

Nos heures bleues, PRIME... Je ne m'y attendais pas... Tu vois, ça c'est un joli cadeau. Ils ne sont pas venus mais ils avaient les mains pleines... Tu sais ce que c'est une heure bleue PRIME ?

(**IL** *ouvre le carton et déploie une grande surface ou un cahier où seront inscrites des dates; IL décrit*)

Avant de se glisser dans nos lits, la nuit se brosse les dents toute nue, malicieusement bleue, lascive, prête à se donner au vent de soie noire qui sait les secrets de sa chair et les rendez-vous de ses lumières. C'est à l'heure bleue que les caravaniers s'arrêtent dans le désert, dressent leur tente, désaltèrent leurs bêtes et boivent du thé en se racontant...

Du bleu au noir, lentement les formes s'estompent, les mots aussi, le silence et le sable peuvent enfin toucher le ciel...

Dans ce carton il m'envoie toutes les heures bleues que nous avons partagées. (**IL** *regarde le plan*)

Il ne m'envoie que des dates... À nous de deviner !

(**IL** *déploie la toile ou le cahier; IL se rappelle*)

— Un matin d'avril : un autobus tombe en pleine rue dans un guet-apens. Vingt-cinq morts. La guerre commence et ne s'arrêtera que dix-sept ans plus tard ! Dix-sept années de massacres civilement religieux... Trois cent mille morts pour rien ! Pour rien ! Pauvre Liban...

— Le 5 : un mariage. Dans le marc de café une bédouine avait pourtant parlé d'orage, de voyage, d'échec. Tant pis.

— Le 13 : bord de mer. Les pieds dans l'eau. Un jardin d'orangers. Le soleil va mettre son pyjama. Près des vagues, un restaurant caché sous les pampres de vignes... Le narguilé... Le mouton qui cuit... Des canapés de bois très bas. Des dire, des rires, un arak... Le houmos, les aubergines farcies, le moutabel... La mousse de viande, le chanklich... Les tomates plus grosses que des pastèques, les pastèques au sang chaud... Un arak... Les falafels, le kebbé aux pignons, le poulet au thym, un arak..., et puis elles..., toutes, elles, les héritières des mille et une nuits, l'œil noir, le regard lent, moulant de leur volupté ces grands coussins bariolés..., et nous, menteurs d'indifférence, jaloux de cet été suggestif qui savait, juste ce qu'il fallait, si bien les déshabiller..., gestes et mots anodins embaumaient la tablée mais n'étaient que l'apparence de volcans immobiles. Croquantes de sourire aux olives, elles susurraient ralenties d'irréel, un mot dans l'oreille de l'un, dans l'assiette de l'autre, lovant d'une épaule nue, cet espace renégat qui nous séparait, pour enfin s'adosser amoureusement à ces coussins aux privilèges insondables. Pire, c'est quand elles ne bougeaient plus, qu'alors, la tempête enflait, que leur houle nous embrasait.

Seul le mezza complice nous permettait une certaine contenance, alors on riait haut mais faux. Là, d'un arbre, jaillissait de l'ombre tardive, en habit de Baalbek, le serveur de café. D'un grand jet qu'il versait du très haut d'une jatte, posée sur son dos, il remplissait des chatafs..., à l'envi... Il suffisait de le regarder et il relançait de son immense geste gracieux..., deux gouttes de ce café amer..., puis deux gouttes..., et un peu plus tard, encore deux gouttes... se promenant de table en table, invitant les dîneurs à l'appeler en cliquetant les petites tasses les unes contre les autres. La vie là-bas avait un goût de sieste... C'était un treize, et puis quelques fois encore. C'était avant, c'était souvent. On ne savait pas. On dansait aussi parfois.

(*IL danse, Dabke – Nay*)

On y revenait souvent dans ce café, insouciant, repu de cette paix intemporelle atablée dans des secondes immortelles, on ne savait pas là-bas que là-bas devait mourir... (*IL continue*)

— Le 24 : cette nuit on y a amené un joueur canadien de daraboka (djembé) qui était de passage dans notre monde ; quelques araks et le voilà emballé sur sa peau crépitant ses rythmes et ses soupirs. Soudain de très loin, et sans savoir d'où cela venait, le son de deux cuillères parfaitement maîtrisées s'entrechoquent, lui répondent. Folle et subite, s'engage alors une conversation surprenante, surréaliste, obligeant toutes les

tables au silence. Chut... Même la lune crantée dans le ciel s'est assise pour écouter. Pendant de longues minutes, l'un avec ses deux cuillères, l'autre avec son tambour se sont dit leur histoire sans se voir. On comprenait qu'ils riaient, qu'ils se fâchaient, qu'ils se cachaient, se rattrapaient, s'attendaient, repartaient, qu'ils jouaient leur vie le temps d'un arak. Cette nuit-là, ils parlaient la même langue. Pour dire leur vérité ils n'avaient pas besoin de mots. Après un long silence de béatitude juste caressé par des vagues elles aussi ravies... les deux frères d'une nuit se cherchèrent. Ce fut facile pour le jeune visiteur : fou de son expérience il courait partout dans ce restaurant pour vite connaître l'autre. L'autre n'avait pas bougé. Il était vieux, aveugle et mendiant, quêtant sa pitance dans l'art de ses cuillères. Ce soir-là, il refusa la moindre pièce, trop heureux du miracle qui, dit-il, l'avait largement payé.

C'était un 24, c'était là-bas, là-bas où seules ces histoires peuvent arriver.

Là-bas on ne savait pas. On ne pouvait pas savoir. J'oubliais ! Là-bas, ce soir-là et tous les autres soirs d'ailleurs, le café était toujours plein. J'y avais des amis anglais. J'y avais des amis français, j'y avais des amis juifs, j'y avais des amis musulmans, j'y avais des amis kurdes, j'y avais des amis turcs, j'y avais des amis druzes, j'y avais des amis catholiques, orthodoxes, latins, maronites, sunnites, chiïtes, syriaques,

arméniens, et même des amis athées!! J'y avais des amis grecs, (*IL s'emballé*) italiens, japonais, coréens, chinois et dérivés! Des amis américains! Des vikings! Des pharaons! J'y ai rencontré Alexandre le Grand! Abou Nawas! Néfertiti! Napoléon!  
 Al Moutanabi! Al Jahez! Lamartine! Rimbaud! Omar Khayam! De Gaulle! Schéhérazade! Et même la Castafiore!! Tous! Vous m'entendez! Ils étaient là tous!...

Et tous ce soir-là ils se sont levés pour applaudir le concert de deux cuillères et d'un tambour!

(*IL applaudit tout seul un moment*)

Ils ont aimé cette histoire... tous! Elle était vraie cette histoire, elle était belle cette histoire. On était bien tous ensemble...

(*IL mime les personnes dans le restaurant en passant de l'arabe à l'hébreu, à l'anglais, au français, etc., usant de plusieurs langues pour témoigner de l'harmonie du moment. Silence.*)

*IL continue avec les dates*)

— Le 18 : je dois passer par la montagne. Loin. Très haut. Isolée. Celle qui quand le soleil la réveille un peu cavalièrement s'étire de colère jusqu'à la mer. Celle qui quand la lumière lèche ses flancs paraît zébrée de lignes sauvages et sanguinolentes comme si le Bon Dieu qui aime la bonne chère, on le sait, avait de sa fourchette griffé sa terre ce matin où notre vanité avait chiffonné sa digestion.

L'envoûtant silence de ces montagnes nous apprend la futilité des mots. L'éphémère feutré de ces promenades que l'on croit éternelles. On ne passe pas par ces montagnes, on les traverse comme une femme, on caresse ses pentes, on bavarde ses cols, on joue à colin-maillard avec ses mystères. Elles nous feraient même goûter l'extase si subrepticement on leur faisait juste un brin de cour. Elles sont belles ces montagnes assises sur leurs vallées fortes de toutes leurs racines qui semblent tenir le monde.

Dieu les a sûrement créées un dimanche...

Rencontre avec un pompiste déposé là par Noé. Il n'a pas dû bouger depuis. Il est accoudé à une table seul à côté d'un bidon de fer qui avait un jour contenu de l'huile et dans lequel se débat âprement un géranium sec qui ne sait plus quand il y a été planté. Il ne me servira son essence que si j'accepte de boire avec lui un café. C'est comme ça là-bas. J'y ai passé des heures qui n'ont duré que quelques secondes puisqu'il avait arrêté le temps de son sourire sans dents, et de ses yeux ridés de toute une vie. Ils m'ont attendu fous d'inquiétude. Ils m'ont cru mort ou enlevé. C'était fréquent. Cela m'était d'ailleurs déjà arrivé et sauvé de justesse.

Le lendemain on a retrouvé le pompiste éventré. Les yeux crevés, gisant à côté de son géranium. Il n'était pas du même versant qu'eux... C'est comme ça là-bas. Pourtant la veille il ne m'avait rien demandé,

juste offert un café sans savoir de quel versant je venais. C'est comme ça là-bas...

(*IL continue après un silence*)

— Le 11 : glace au mastic sur la plage. On y jouait aux palettes – beaucoup – même la nuit. Gilles et Denis y levaient des armées entières à l'assaut de tous les crabes de la Méditerranée !!

— Le 19 : à pied sur la corniche. Promenade du soir pour avoir moins chaud. La mer nous tient compagnie. Elle s'arrête avec nous mille fois !

À la brouette aux amandes vertes que l'on trempe avant de croquer dans un grain de sel.

À la brouette des kaaks et manakiches, ces galettes fourrées de thym ou de fromage.

À la brouette aux figues de barbarie pour apaiser le tout.

Dire et rire de n'importe quoi. Puis se coucher emplis de soleil dans nos draps et nos oreillers qui nous guettaient de sourires parce que l'on croyait qu'il y en aurait plein de fois comme ça. On ne savait pas là-bas.

— Le 7 : on sait là-bas ce qu'est l'éternité, PRIME. Une terrasse qui meurt dans la transparence d'un bord de mer rouge qui pour recevoir son crépuscule,

prenait tant la couleur du ciel que l'on se croyait dans le néant, absents du monde.

La sieste et son silence. Couchés dans un même instant, une joue enfouie dans le désert et son sable, pendant qu'une cheville alanguie coïte l'écume couchante de ses vaguelettes pressées de désir.

*(Silence)*

... Comment te dire mes blessures, PRIME ?...

*(Silence. Danse, Nay, valse ? Bougies, scène muette.*

*IL continue)*

— Le 27 : c'est la rentrée des classes. Fièvre, peur, cartables neufs et pleins, l'œil brillant, l'œil mouillé, des enfants inquiets, on a remisé le soleil et ses paquets.

Sur la route tonnent soudain et presque en même temps le clocher de l'église et le muezzin de la mosquée derrière. Personne n'y prend garde. Normal. Sous le porche de l'entrée principale, tous les enfants se retrouvent heureux. Ils ont tous le même nom : Jean, Mohamed, Christian, David, Mustapha, Moshé, Michel, Youssef, Gilles, Denis. Ils ont tous le même nom. Les cloches et les minarets chantent à l'unisson leur retour, la fin de l'été. Normal. Ils ont tous le même nom. C'était hier. Aujourd'hui ils ont tous le même nom mais ils en meurent. Pourquoi ? Pour qui ? Et demain ?!!

*(Silence. IL continue)*



— Le 31 : il faut partir. Les enfants, douze ans – dix ans, veulent faire la guerre, s’engager, celui de douze ans... NON, il faut qu’ils partent. 48 heures pour atteindre l’aéroport, contraints par les haltes fréquentes : tirs – explosions – bombes – barrages – tueries – carnages et vengeances aveugles. Des cadavres partout... Arriverons-nous? Le 31 partis – le 31 arrivés – OUF!! L’exil brutal. La mer à traverser et puis le calme. Le calme d’une autre guerre, l’autre guerre : tout recommencer. Recommencer tout. C’était pour trois mois, cela a duré une vie. Recommencer tout.

*(Silence)*

Les guerres ne se ressemblent jamais parce qu’elles tuent différemment. Tout recommencer...

*(Dans un souffle)*

Qu’est-ce qui s’est passé?...

*(IL gueule)*

Merde, on ne peut pas quand même partir tout le temps!...

*(Doucement)*

Alors qu’est-ce qui s’est passé? Hein? Pourquoi ce matin, dans la rue, elle m’a dit de ses yeux puisque du reste on ne voyait rien : « Rentre chez toi. »

Pourquoi lui ai-je répondu tout aussi cruel : « Rentre chez toi, toi! »?

C’est où chez toi? C’est où chez moi?

*(Seul)*

Nous avons tous le même nom... Même ceux-là

qui ne sont jamais venus d'ailleurs disent à ceux qui sont là depuis toujours : « Rentre chez toi. »

Qu'est-ce qui s'est passé?!...

Sur ma fenêtre, j'avais planté quelques plants de fève... J'aimais le vert de ces brindilles qui poussent très vite; l'on faisait souvent ça pour l'Avent de Noël... Un matin, une brindille est passée du vert au jaune puis elle est morte. Les autres, une à une ont suivi.

Qu'est-ce qui s'est passé?...

*(Silence)*

Chut, tu entends?... PRIME tu entends?

La bourrasque... Bientôt l'hiver...

Je l'entends respirer juste à côté... Je l'entends creuser, cette garce essoufflée à m'effeuiller...

Le soir où je n'entendrai plus sa pelle c'est qu'elle aura posé sa nasse et ouvert ma porte...

*(Silence)*

Les enfants... Les petits-enfants... Aurais-je seulement le temps de tout leur dire... Sauront-ils jamais?... C'est tellement difficile de tout dire... Sauront-ils jamais combien je les ai aimés, mal sûrement mais tellement... Combien tout...

Qu'est-ce qui s'est passé?...

Dimanche, à l'oraison funèbre d'un ami décédé assez tard, le curé disait que Raymond avait été baptisé dans cette église, qu'il s'était marié dans cette église et qu'il était mort dans cette église, juste au coin de sa rue...

Que voulez-vous expliquer... Comment voulez-vous

qu'ils comprennent ce que partir veut dire... même si nous portions tous le même nom ?

*(Silence)*

Tu sais PRIME, exilé, émigré, immigré, c'est pareil, arrivé ou parti il n'oublie rien. Il attend, seul tous les jours, meurtri du vide de sa boîte à lettres... Taraudé par sa propre absence. Alors il s'écrit, il se tient compagnie. Il se refait une page à lui tout seul, et quand son cahier est plein, il le pose sur ses genoux et il attend. Ils vont jaunir ensemble... Plus tard ils iront ensemble aux cours d'automne: il paraît que maintenant on y apprend à bien vieillir pour mieux mourir. En attendant, qui sait... On l'aimera peut-être... S'il sait... S'il sait...

*(Silence. IL danse la valse)*

Elle danse très bien la valse... tu sais PRIME. Notre première nuit d'amour a commencé par une robe bleue et une valse...

*(IL danse. On sonne à la porte. Nay. Personne, IL trouve quand même un billet, IL l'ouvre, IL lit silencieusement, et au bout d'un moment assez long pendant que le Nay joue, IL dit)*

Les enfants... Ils ne viennent pas...

*(Silence, puis)*

Des cohortes d'ombres ont gavé nos gorges de silences...

*(Nay, silence... Nay, silence... IL dit au bout d'un moment)*

Un peu de patience dans ma soupe du soir et je grandirai pour les attendre, parce qu'ils viendront...

*(Silence. On sonne à la porte, personne)*

Personne et même pas de lettre cette fois! Regarde PRIME! Eh!... Mais c'est Godot!! God? C'est toi? God?!?... Mais oui, c'est lui!

PRIME c'est God! Nous l'avions invité! Je ne savais pas s'il viendrait, ça c'est sympa. Entre God! Hello! God! Alhan wa sahlän! Please come in! Itfadal! Bonjour! Shalom! Make yourself at home!...

C'est vrai qu'on ne te voit pas beaucoup mais il paraît que tu es partout. Donc tu es là, oui?... Je ne t'entends pas... Allo!... Jesuss, komm jetzt!!... Rien...

Toi sûrement tu m'entends, alors come! Viens assieds-toi. Donne-lui ta place PRIME.

*(IL dresse une chaise qui restera le centre dynamique de toute la suite)*

Tu as faim?... Houmos... Taboulé... Du vrai taboulé au blé, persil et vert : et non semoule, tomates, et blanc!... Non? Tant pis... Tu m'as vu le faire, c'est ça hein?... Un arak alors? Le nectar des dieux!... Non?!... Tu ne sais pas ce que tu perds! Gody... Tu permets?... Je vais t'appeler Gody, je suis tellement touché que tu sois là... Que tu sois venu de si loin... Gody, il faut qu'on cause... Si moi je n'entends rien, toi tu peux m'écouter d'accord? *(Silence)*

On y va... Hein?...

Tu sais PRIME, c'est dur de parler à quelqu'un qui est là, que tu ne vois pas, que tu n'entends pas, qui lui te voit, et t'entend... Cela fait très longtemps que ça dure, mais bon, on y va.

Gody, dis-moi ce qui s'est passé. Pourquoi tout ce chaos – fracas ? Pourquoi cette errance du monde ? Pourquoi mon bougainvillée et mes géraniums sont morts ? On a beau fuir... Des guerres on en trouve d'autres à chaque carrefour, dans chaque ville, semant des déchets de vie, des déchets de vides plus lourds que le plomb. Gody, on va jouer aux devinettes, O.K. ? Je pose des questions, tu réponds, mais juste ! puisque tu sais tout !... et vrai sinon tu auras des gages ! O.K. ?

Question number one, number ouahad :

— Je connais un épicier juste en face assis sur sa chaise devant sa porte depuis l'Empire ottoman, le regard immobile sur tout ce qui bouge... On appelait cet épicier, l'épicier de Dieu : DakanjiAllah.

De tous ses sacs de jute gonflés de mille graines bigarrées, d'encens, d'épices, d'olives multicolores, multiformes, de fromages, de pistaches et autres poudres enchanteresses, émanaient des effluves enivrantes qui se tressaient en un parfum qui te raconte le paradis.

Le paradis doit sûrement se réchauffer à cette odeur. Alors DakanjiAllah offrait pour chaque achat, un kilo

de baraka parce qu'il avait le sourire pour, et qu'il avait compris qu'un persil heureux était meilleur au goût.

Alors Gody, question : pourquoi DakanjiAllah a reçu ce matin une balle en plein front du voisin qu'il bénissait de toutes ses barakas ? Gody, dis-moi pourquoi ! Moi je vais te dire pourquoi... Écoute bien.

— Nés à quinze minutes d'intervalle l'un de l'autre, à quinze mètres de distance l'un de l'autre, grandis, dans les mêmes mots pour vendre l'un de la baraka, l'autre du lait... Une ligne ! Une ligne Gody tout de même les séparait... Celle qui portait sur leur "IC" (*dit à la libanaise*), leur "Identity-Card", les lettres de leur frontière : la différence de leurs religions !...

Alors Gody, qu'est-ce que tu en dis, de ça ? Allez dis-moi. Attention aux gages ! Comment acceptes-tu que l'on fasse des conneries en ton nom ? !

Dis-moi, tu serais pour qui toi ? Le DakanjiAllah ou le voisin ? Tous les deux avaient de toi le même E-mail ! Réponds-moi Gody !... Comment ?...

(*IL tend l'oreille*)

Je ne t'entends pas ! Quoi ?... Pour nous laisser libres de nos actes et peut-être mieux choisir le droit chemin puis tu cours intercéder auprès de Lui là-haut, le Big God ! pour lui demander de nous pardonner parce que nous ne savons pas ce que nous faisons !! ?

Complicqué God ?! Non ?!

Cela n'aurait pas été plus simple que tu nous fasses tout de suite moins cons?... Non? FOR GOD SAKE, GOD!... Réponds-moi, je veux croire en God!!... God!!

*(Calme)*

Juste une fois Gody, juste une fois putain!... dis-moi que tu es là...

*(Soudain à PRIME qui n'a rien dit)*

Ta gueule PRIME! Ta gueule toi! Je ne t'ai rien demandé, t'es God toi?

*(Non de la tête de PRIME)*

Alors ta gueule je te dis! Gody je continue : prêt ?

1. Pourquoi c'est si difficile de retourner dans un pays qui a détruit ta maison ? — Kusturica.

2. Pourquoi se croit-on obligé de prouver que la vie est un miracle ? — Kusturica.

3. Pourquoi la famille serait-elle l'unique et l'ultime recours ? Parce qu'on y est né ? Parce qu'on y meurt ? — Tchekov.

Il fait quoi Tchekov chez toi là-haut en ce moment ? Il écrit toujours ?...

4. Pourquoi l'on joue aujourd'hui au puzzle à l'envers ? C'est à qui perdra le plus de pièces jusqu'à la dernière.

5. Pourquoi cette prudence qui n'est qu'une autre façon de mourir ?

*(Silence)*

Croire... croire Gody. Croire pour donner un sens à tout ça. Je comprendrais alors pourquoi – peut-être – pourquoi des enfants meurent. Pire, pourquoi l'on tue des enfants...

*(Silence, calme)*

Qu'elle est loin mon enfance. Gody, je veux un vieux dimanche, un dimanche d'antan, tu pourrais m'en faire un entre deux parenthèses ? Please.

*(IL rêve)*

Je veux la messe à onze heures, les chaussures bien cirées; dans le creux de la main, bien serrée la pièce que mon père me donnait au début de l'office et que je gardais très fier jusqu'au passage du panier bordé de velours rouge que le servent de messe me présentait pour sa quête.

Secrètement, j'attendais le sermon pour préférer écouter le bruit du mortier que Zeinab, notre cuisinière martyrisait pour battre la viande dans la cuisine de notre appartement qui se trouvait de l'autre côté de la rue, fenêtre sur sacristie. Elle prépare la viande du kebbé aux pignons... Après le kebbé il y aura la molokhiah, cette potée verte qui te fait chanter l'opéra à chaque bouchée de plaisir, et pour finir le aïch el saraya – le pain du palais –, ce dessert qui fait de son moment son immortalité... celui de ma mère en tous cas...



My God ! Tu ne peux pas savoir ! Ce repas biblique, divin, vénération familiale de tous les dimanches au bout duquel la seule chose que du plus petit au plus grand nous puissions encore faire : la SIESTE !!

(*Silence*)

Gody, qu'est-ce qui s'est donc passé ? Pourquoi les gens ne s'aiment-ils plus ? On peut manger la molo-khiah partout ! Même chez les Inuits !! Peut-être que les Inuits n'aimeront pas... mais ce serait sympa d'en causer, non ? Ils mangent quoi les Inuits ?

(*À PRIME*)

Ta gueule PRIME ! Ce n'est pas vrai connard ! Facile de dire : « Ouais... t'avais qu'à ne pas partir... »

(*IL gueule*)

Je n'ai pas bougé ! Je ne bouge pas moi ! J'ai eu mille adresses mais moi je n'ai pas bougé d'un iota ! Tu entends connard ! C'est eux qui m'envoient leurs ornières pleines de leur fiel, leurs charmes, leurs élixirs, dosés au fric mystique !

Là-bas on l'appelait le pays du lait et du miel. Ils en ont fait aujourd'hui le pays du lait, du miel et du sang !

Ailleurs aussi... regarde Gody... c'est pareil.

Gody, pourquoi le néant a traversé nos dimanches ?...

Gody, je t'avais préparé une surprise au cas où tu viendrais, mais je la garde pour tout à l'heure ; j'ai encore envie de bavarder un peu avec toi. Gody, on

m'a parlé de ton paradis mais il faut, paraît-il, attendre de crever pour le voir. Et encore ce n'est même pas sûr, vu le poids de ce que je porte dans mes chaussures, je descendrais plus facilement vers ton rival que je ne m'envolerais vers tes appartements.

Bref, là, aujourd'hui n'est pas la question puisque... Chut... (IL écoute) J'entends toujours la pelleteuse travailler, donc ce n'est pas pour tout de suite... alors "Paradiso" remis à plus tard... le plus tard possible si tu veux bien, mais moi ce soir je vais te dire "mon" éternité.

Il n'y a que toi qui sois venu, ça ne t'ennuie pas que je te parle encore un peu d'avant? J'ai besoin de dire God... (IL écoute) Comment?... Merci...

Un dimanche matin là-bas, tôt, très tôt, des routes vides, il faut sortir très vite de la ville. Gody! L'odeur de ce bord de mer mêlé de rosée, d'asphalte, de jasmin, et du bonheur d'être là, unique, exclusif.

Seul peut-être Saint Pierre, la reconnaîtrait cette odeur puisqu'à cette heure-ci on le surprend parfois à sa fenêtre petit-déjeunant de ces fragrances.

Arrêt Bohsali – le Christ du Khonafé au fromage chaud – un plateau dans un sac isotherme, très organisé, l'ami Mounir, et tu pars! Au bout de quinze kilomètres – sud tu vires d'un coup sec à gauche : une route t'attend pour t'emmener au chouf! La montagne déesse!!

Gody!... non Gody! Ne sois pas jaloux, c'est bien

toi qui a semé toutes ces conciergeries... Alors...  
Alors tu montes, tu grimpes dans ces vallées peintes  
aux sourires dodus, charnues de secrets verdoyants,  
sauvages de tendresse qui semblent danser à l'infini  
dans des entrelacs d'eau et de terre, immobiles de  
permanentes jouissances.

Tu montes Gody vers le couvent de la lune ! Vite,  
très vite et pourtant tu crois ne pas bouger, tellement  
dehors le temps s'arrête pour t'arrêter de plénitude.  
Le couvent de la lune – celui de mes ancêtres – un bal-  
con – un café – le Khonafé – Nayla – Alice – Mounir –  
l'enchantement d'une conversation plongée dans la  
vallée.

Indicible bout d'éternité.

Est-ce que c'est mieux chez toi ? Gody ?

Après le café, DEIR DOURIT : la nouvelle maison  
de Mounir et Samir qu'ils construisent de leurs mains  
sur l'autre versant... pour les enfants, plus tard...  
Ils l'ont noyée au milieu de pommiers, de pêchers,  
d'abricotiers caressés par des tomates, des mektés (tu  
sais les concombres de là-bas), des tapis de câpres et  
le sumac à foison dans ces arbustes qui cachent pud-  
iquement l'entrée principale (les graines de sumac font  
du fatouche de Nayla un miracle !!)

Je suis sûr que là – juste là Gody, Jésus est venu pren-  
dre le café un dimanche et que rien n'a bougé depuis.  
Éternité.

Même Saint Pierre nous a rejoint – je l'ai vu s'énerver

avec une truite dans la petite rivière qui traverse le jardin de Mounir, Nayla et Samir.

(*IL rit*)

Il y a même perdu une chaussette.

Dans la maison, Garcia Lorca s'y est invité : six femmes en noir préparent – silencieuses – le déjeuner pour se consoler ensemble de la mort du père – c'est comme ça là-bas...

On quitte – Mounir et moi – on monte plus haut. Pic à 2 800 mètres – Maasser el-Chouf!!

Gody! Mets tes Ray-Ban! Au détour d'un tournant, tu prends ça en plein dans la gueule Gody! Des cèdres millénaires, majestueux, magnifiques... Je ne te dirai rien. Je ne peux rien dire. Il faut y être. Se taire et l'œil coi, respirer, juste un peu, à peine pour ne pas mourir.

(*IL chuchote*)

Gody, ils ont des racines gonflées de colère – ils hurlent notre histoire – ils en ont trop vu.

On redescend de l'autre côté. La Bekaa – Baalbek ce haut plateau vautré au pied des deux chaînes de montagnes qui ont écrit la bible et le premier alphabet.

Arrivée au lac figé de Karaaoun... On y aurait presque envie de marcher sur l'eau.

Déjeuner – mezze – taboulé vrai. Blé, persil, et vert... et non semoule, tomates et blanc... Visite du château

du Kefraya. Sur le chemin du retour, mémoires et nostalgies nimbées d'ombres disparues... douloureuses... Ceux qui nous ont quitté sont revenus un peu comme ça pour la promenade.

Gody, tu ne dis toujours rien ! J'espère que tu ne dors pas, hein ?! Ce serait un comble ça !!

Au fait Gody, comment elle va ma tante Rose ? Toute sa vie durant, elle a préparé son rendez-vous avec toi et quelques instants avant de mourir m'a susurré dans un sourire inquiet : et s'il n'était pas là ?... Ah, ah ! Bon... Gody c'est l'heure de la surprise, O.K. ?

**UNE PARTIE D'ÉCHECS !!**

*(IL sort des coulisses des mannequins grandeur nature humaine représentant les pions du jeu. Ils sont sur roulettes pour toutes les courses qu'ils vont faire.*

*Ou alors projeter au sol un damier de lumière et*  
**PRIME** *incarnera les pions.*

**IL** *continue)*

Hein ? Si... allez... Tu dois y jouer comme un dieu toi aux échecs...

Tu prends quelle couleur ? Les blancs bien sûr. Évidemment les noirs c'est pour moi.

**(IL présente.**

*Jeu scénique, placement. IL fait signe à* **PRIME)**

— **TAMBOUR!**...

— Le Roi ! (*Nay - tambour*)

— La Reine ! (*Nay - tambour*)

- Le Fou! (*Nay – tambour*)
- Le Cheval! (*Nay – tambour*)
- La Tour! (*Nay – tambour*)
- Mes soldats : plus que cinq!

Les autres? Jeunes mais morts! On leur a demandé de tuer pour toi God! Ils en sont morts!! Marrant, hein?! (*Rire ironique.*

*Dans un gros rire*)

Aimez-vous les uns les autres!

Tu ne tueras point!

(**IL** *veut commencer à jouer*)

Cherchons l'erreur. On comprendra peut-être l'horreur.

Les blancs commencent. À toi Gody!

Gody!? Gody... y en a marre de causer tout seul.

Mais joue Bon Dieu!! Jouons!

Moi je n'ai pour toi que moi au menu. Comme ça, tout cru.

Je n'ai rien à cacher moi puisque tu sais tout! Je joue à découvert, pas de gilet pare-balles, pas d'identité! TIRE LE PREMIER GOD! Je n'ai pas de talent! Mais j'ai du cœur! Profites-en! Méfie-toi quand même, tu peux perdre aussi...

(*Silence*)

Oui, je sais, fariboles et péroration que ma vie. Au fait God, quel âge as-tu? T'es vieux? T'es comment? Tu as du ventre? Du cholestérol? Du diabète? De la tension? Ta prostate en bonne marche? Tu mets

de l'aspartame dans ton café? Du Témesta dans ta tisane? Tes genoux craquent quand tu fais le ménage sous ton lit? God t'es comme nous ou merde? Tu t'es fait homme à notre image, non? Alors? Si t'es comme nous, tu dois comprendre nos conneries et nous les tiennes... sauf une! Sauf une!!

*(Silence)*

Pourquoi... Pourquoi tu as laissé faire, pourquoi tu en as fait de la chair pour tes canons?

*(IL gueule)*

Tu me réponds, oui? Ou alors joue! Sors du bois God! Aère ton sanctuaire!

*(Doucereux)*

Gody... Gody? Si tu dors réveille-toi, réveille-les. Dis leur que tu es là pour autre chose que pour nourrir les serpents qui sonnent et qui trébuchent leur monnaie dans le sang de «l'autre»...

*(Silence)*

Chut, écoute, tu entends toutes ces sirènes?... God. J'ai peur. Le monde a peur. Le monde a peur du monde. Le monde tue le monde, God. Je vais tuer l'autre, il ne m'a rien fait mais il va peut-être le faire, alors je vais le tuer God! C'est plus sûr... Je vais lui trouver une autre peau, un autre mot, un autre God et j'en ferai mon ennemi, mon festin... Je le tuerai la conscience tranquille... Cool!... Puisque nous n'aurons pas le même God... God!... Nous n'avons pas le même God... God!

— Mon frère, mon voisin, ma cousine, mon ami, mon patron, mon poisson, je vais les tuer, God, s'ils ne me ressemblent pas, s'ils ne sont pas moi! Il faut qu'ils deviennent moi! Qu'ils m'aiment moi! Moi dans toi et toi dans moi God! Sinon qu'ils meurent donc! Et alors je serai riche, richissime de ma solitude en toi God! Je mourrai seul God! Mais à l'abri! Ils ne m'auront pas! Je ne bougerai pas! Je pourrirai dans mes nobles excréments God, mais ils ne le sauront pas et je monterai enfin chez toi tout seul God! Puisqu'ils n'auront pas su t'aimer comme moi, tu veux bien, n'est-ce pas? Ou alors tu téléphones à tous les Gods d'en haut, vous êtes pas mal nombreux que je sache, tu en causes avec eux et on se fait une bouffe tous ensemble, hein? C'est pas une bonne idée ça, hein? Et on ira tous mieux après, non?

C'est bien chez toi là-haut, God? C'est mieux qu'ici j'espère... il faudra quand même... God, please, please, answer me!!!

*(Silence. IL place les mannequins pour la farce tragique qui suit. IL écoute)*

— God! J'ai entendu du bruit, tu te décides! Bouge, prépare ta guerre, tes armes, ton casque! Moi tu vois, je porte le costume de Don Quichotte! Pour le plus mirifique des combats : RÊVER!!...

“I have a dream!” RÊVER de crever ces argentiers de la prière dans leurs sables mouvants, crever leurs clones, crever leurs collatéraux voraces, crever



leurs transversaux tentaculaires, leurs gnomes pestilentiels! Dominus vobiscum! Prions, priez, prions... Sus! Sus! Aux vampires de la dernière dimension. Joue! Joue God! Jouons!! Nous allons mettre nos Ray-Ban et casser leur tirelire. Ces cochons ont tout pris! Et bientôt aussi ils prendront le vent, l'eau, le soleil et l'olivier! Peut-être pas mon taboulé, mais ça je peux le comprendre. Comment tu ne comprends pas? Toi Gody, tu ne comprends pas?

Tu n'as pas compris qu'ils t'utilisent tous!! Du premier au dernier décan, au dernier des cons! Tu ne comprends pas qu'ils te chargent, toi de leur faire peur pour atomiser notre bon petit magma de terre en milliards de petits satellites qu'ils placent en orbite sur leurs coffres-forts?! Réveille-toi, God! C'est aujourd'hui que tu dois faire un miracle! Ne les laisse pas faire, ne les laisse pas tirer les ficelles de ton pantalon pour cacher leurs culottes sales...

God, « Maman-Terre » est obèse de nos conneries, elle va crever!!

God, ce soir elle n'en peut plus!! Elle vient de me téléphoner, God, elle manque d'air God. Je crois maintenant qu'il faut qu'elle dégueule, mets-lui le doigt dans la bouche, God. Il faut qu'elle crache, qu'elle vomisse toute cette pourriture merde! God, pourquoi tu fais semblant de ne pas m'entendre. Je sais que tu es là!! Enlève tes Ray-Ban, éteins ta télé, pose ta bière et réponds-moi.

Tu veux un café ? Ou un kawa ?

(**IL attend la réponse**)

Tu vois, même toi tu ne sais pas que c'est pareil. Tu me fatigues, God. Ce soir il faut y aller, oui je veux y aller, lever toutes mes hypothèques!! Goûter aux spasmes du sublime! Où tu vas comme ça ?

(**IL se déplace**)

Hé! Gody, tu me souris pendant que tu leur souris, c'est quoi ça?!... Rassure-moi Gody; tu ne veux quand même pas être président de la République, hein?! Tu ne veux pas vendre des armes, du chichon ?

Tu veux un monde de paix, d'amour et d'équité ?

Tu veux ce monde où café et kawa ont le même goût ? Alors fais vite. Le temps presse, God. Il n'est peut-être pas trop tard, cela t'évitera de revenir encore une fois pour nous expliquer des choses que certains ne veulent visiblement pas que nous comprenions.

On y va! Tant pis pour les blancs! Cette fois c'est les noirs qui commencent! T'as enlevé tes Ray-Ban? Éteins ta télé? Pose tes médailles sur la chaise, Gody. Bien installé? Il y a encore de la bière au frigo si tu veux. Allons-y sans tricher. Prêt? O.K.?!

LIBERTÉ – ÉGALITÉ – LAÏCITÉ!!...

(*Réaction de* **PRIME**.)

**IL installe et bouge les pions. À PRIME)**

— Tambour! (*Nay*)

(**IL annonce**)

LIEU... Un jardin! Au milieu de la mer. Pas de clô-

ture, pas de lignes, pas de noirs, pas de blancs, pas de cases, pas de couleur... Pas encore!...

Un ange et son berger bavardent. (*Nay*)

Ils taquinent de leurs notes cet arbre à côté d'eux qui tanguent pour faire danser ses ombres qui s'ennuient un peu.

MÉTÉO... Beau fixe à jamais!

(*IL gueule comme si quelqu'un le contredisait*)

— Oui à jamais!

PERSONNAGES :

TOUS!... VOUS!... NOUS!... Toi God... Celui-là qui mangeait tous les matins des cerises de l'arbre de celui qui tous les matins mangeait les abricots de celui-ci... pendant qu'un autre offrait le café à celui qui ne lui apportait rien du tout ou tout au plus quelques nouvelles des siens avec dans ses mains un moment de son matin qu'on ait ou rien à se dire.

(*IL continue*)

ATTENTION ACTE I!

(*IL actionne le « Fou » ou joue le Fou*)

— Soudain! Le Fou piqué par je ne sais quel autre fou – un fou de toi GOD – un fou de Dieu – a bondi en diagonale comme un crabe.

Il marche à droite mais regarde à gauche pour traîtreusement atteindre la Tour (*mouvements*) qui n'a rien vu venir!

Le BEFFROI soudoyé par le Fou le présente à la Tour :

Le Fou : — Dame Tour ! Ordre du Roi !

La Tour : — Que puis-je Fou de Dieu pour ton Roi ?

Le Fou : — Le Roi sait que tu marches droit – ton pinceau aussi.

La Tour : — Et alors ?

Le Fou : — Tu sais donc tracer des lignes, donc des cases.

La Tour : — Et alors ?

Le Fou : — Alors tu vas me dessiner pour tous les moutons qui panurgent dans le coin, des lignes donc des cases – noires et blanches – Vite ! Le Roi s'impatiente !

La Tour : — Pourquoi des cases Monsieur le Fou ?

Le Fou : — Silence ! Ordre du Roi – qui a ordre de God ! Au boulot vite ! Avant que le

Roi et son God ne te punissent de tous leurs démons – vite! Avant que la lune n'éclaire ton visage et tes lignes!

La Tour : — Va dire à ton Roi que demain la mer sera encore bleue mais que le jardin sera blanc ou noir comme God l'aura voulu. J'en mourrai s'il le faut!

Le Fou : — Bravo Dame Tour! Ton éternité est en route!

(*IL se dirige vers le Cheval – mouvements*)

Le Fou : — Cheval es-tu là?

Le Cheval : (*hennissements pour dire : « Oui »*)

Le Fou : — Le Roi a besoin de toi.

Le Cheval : (*hennissements pour dire : « Qu'est-ce qu'il veut? »*)

Le Fou : — Pour être son messager.

Le Cheval : (*hennissements pour dire : « Ordonne! »*)

Le Fou : — Va tel ton aïeul troyen – cache dans ton ventre Salomé, qui dans ses voiles

tissera la nouvelle parole. En ce jour et pour tous les jours qui suivront, ce jardin sera divisé en cases blanches et en cases noires que se partagera la population, elle-même divisée en soldats blancs et en soldats noirs. Ils attendront chacun et chacune sur leur «BONNE CASE» la feuille de route de leur mutuelle autodestruction!

Que la conquête commence!

Gody's blancs contre Gody's noirs !!

*(Le « Fou » annonce)*

ACTE II! Guerre sur le jardin de Naguère!

*(IL joue tous les rôles. Il s'adresse au Roi)*

Le Fou : — Majesté! Ils sont morts ou vont mourir!

Le Roi : — C'est bien.

Le Fou : — Puis? La suite? Sire?

Le Roi : — On attend!

Le Fou : — On attend quoi Majesté?

Le Roi : — Que la peur monte – qu'elle gagne du terrain... comme l'eau pénètre la terre,

la peur pénétrera tous les jardins du monde.

Le Fou : — Sire, après la distribution équitable des bottes de sang aux blancs et aux noirs, la méfiance est déjà à son zénith – au pinacle de la haine comme tu le voulais, Sire.

Le Roi : — Cela ne suffit pas ! La peur c'est comme une orange – elle n'est bonne à manger que sanguine !

Le Fou : — Alors Sire ?

Le Roi : — Va sur ton cheval et sème tes différences, tes intolérances, va diluer dans le sang de tes bottes, les mots qui tuent ; dis-leur en peu mais justes.

Le Fou : — Quels mots Sire ? Et à qui ? Aux blancs ?... Aux noirs ?...

Le Roi : — Aux deux mon Fou – et n'oublie pas les silences, la peur ça se chuchote...

Le Fou : — Mais Sire, ils se connaissent bien, se reconnaissent... de quoi, de qui auront-ils peur ?

Le Roi : — Justement de ce qu'ils ne connaissent pas – dis aux blancs que leur God est le plus fort – dis aux noirs que leur God est le plus vrai – qu'ils choisissent sur catalogue l'éternité de leur choix. Il y en aura à tous les prix et pour tous les crocs...

Le Fou : — Et alors ?

Le Roi : — Et alors ? Tu auras inoculé le chancre mon Fou !

Prends tes jumelles et scrute ! Tu vas le voir grossir et quand les fruits seront mûrs, je récolterai de leurs confusions, leur aveuglement et de leur aveuglement cet obscurantisme qui déclenchera leur affrontement... et de leur affrontement enfin, tous les dividendes de tous les marchés lucratifs et occultes conclus au sein de la divine association au nom prestigieux de : “BUSINESS GOD ADMINISTRATION”...!

Le Fou : (*applaudit*)  
— BRAVO ! DIVIN ! Et moi Sire ?

Le Roi : — Quoi toi ?

Le Fou : — Mes dividendes ?



Le Roi : — Tes dividendes ? Quels dividendes ?

Le Fou : — Mes dividendes de vos dividendes  
Sire!

Le Roi : — God te les rendra mon Fou. Au centuple... Ouvre l'œil, n'oublie pas toi aussi de choisir ton éternité.

Le Fou : (*dépité*)  
— Ah...

Le Roi : —Vite! Cours! Et que surfe la nouvelle  
bonne parole!!...

(*IL continue*)

— ATTENTION! ACTE III!

La Reine enfin entre en lice!

(*Mouvements*)

— Si le Roi n'avance, ne tue, ne mange que par petite case, la Reine, elle, elle peut tout! C'est la Reine! Elle va où elle veut, passe où elle veut, revient quand elle veut, elle a les pouvoirs de nos mamans, c'est-à-dire tous les pouvoirs!

(*IL continue*)

— TAMBOUR!

(*Nay... IL joue tous les rôles*)

IL : — La Reine! (*Elle fait grise mine*)

— Majesté êtes-vous triste ou me trompe-je ?

La Reine : (*silence*)

IL : — Majesté êtes-vous triste ou me trompe-je ?

La Reine : — Tu dis que je peux tout et pourtant...

IL : — Dites Majesté – quoi ?

La Reine : — J'étais au souk ce matin, seule. J'y ai vu un enfant, il jouait dans une rigole coincée entre un étal de légumes se prostituant de toutes leurs couleurs et Brahim le tanneur corseté dans son tablier qui caressait ses peaux avant de les tailler. Le petit garçon lavait ses billes de verre dans l'eau que projetait deux boutiques plus tard ce poissonnier sur son nouvel arrivage. Entre les criées de celui-ci, les frappes de Brahim sur ses cuirs, l'enfant qui à lui tout seul chantait comme toute une chorale, les vendeurs de jus de fruits qui brayaient leurs mélanges chamarrés, les odeurs infinies et senteurs subliminales de toute une civilisation grouillante de

ces témoignages séculaires, moi je réprimais à tous les instants de ma promenade l'envie incoercible d'applaudir de mes mille bras. Applaudir tous ces passeurs de l'Hier devenu l'Aujourd'hui, le Demain... Grâce à eux, l'Histoire prenait son sens, devenait vie, je les aurais embrassés tous un à un.

IL : — Majesté, ils auraient sûrement aimé...

La Reine : — Plus loin, d'un cri surgi de la boutique aux petits savons ronds et bleus bondit un autre gamin courant après une grosse boîte en carton. Quatre petites roues, une tige de fer et voilà notre gladiateur à l'assaut de ses rêves.

IL : — Majesté, tout ceci n'est que du bonheur. Pourquoi donc cette tristesse ?

La Reine : — À midi tout s'est arrêté. Le souk fermé. La foule comme des hordes, partie. Les gamins à la dérive ont appelé, cherché leur maison en vain... perdus... l'un avec ses billes, l'autre avec son char. Rien. Le néant subit.

IL : — Que s'est-il passé, Majesté ?

La Reine : — Un Cheval, paraît-il, venait de passer par là...

*(Silence)*

IL : — Les deux enfants ?

La Reine : — Morts vraisemblablement.

IL : — Morts ? Comment ? Pourquoi ?

La Reine : — De haine.

IL : — Meurt-on de haine, Majesté ?

La Reine : — Oui. Eux et d'autres, beaucoup d'autres, parfois nous aussi, parfois tous, alors on émigre, on s'émigre tous... c'est mieux pour ne pas haïr.

Le petit gladiateur est devenu un soldat blanc... Regarde, tu le vois là, à gauche, tétanisé de peur... Le petit champion de billes, lui est devenu un soldat noir, tu le devines à droite, tapi sur sa case, l'âme en friches... Ils attendent.

IL : — Quoi, Majesté ?

La Reine : — L'un devra tuer l'autre ou partir, c'est l'ordre. C'est le jeu. C'est l'abus!  
C'étaient des amis, ils en ont fait des ennemis.

IL : — Qui « ils », Majesté ?

La Reine : — Les marchands d'éternité, les menteurs d'infini, les calligraphes de la peur, les vendeurs d'émigration. De ton costume, de ta rue, de ton nom, ils en ont fait leurs armes. Ce souk où l'on ne pouvait bouger un coude sans que ta main ne touche celle du voisin est ce soir un désert... oui... les promoteurs messianiques ont fait place nette pour planter leurs décors, organiser leurs simagrées, forts enfin de leurs droits divins!  
C'était si simple de faire fuir tout le monde. Il suffisait de souffler à chacun l'EURÊKA de sa raison de vivre mais surtout celle de mourir pour se refaire une éternité comme on se refait une santé.  
MEURS OU TUE POUR GOD!!  
ET TU VIVRAS MON FILS!!

IL : — Et il est d'accord dans tout ça ?

La Reine : — Qui ?

IL : — God ! Bon Dieu...

La Reine : — Même God n'y comprend plus rien. Ce n'est pas de lui dont il s'agit. Lui, c'est un type bien. God ce n'est pas la religion. God c'est Dieu pour chacun de nous. La religion, les religions ce sont les hommes qui les ont créées puis dévoyées dans un simulacre pervers et perfide pour imposer leurs bonnes réponses aux mauvaises questions. Ce sont nos rats, nos charognards et nos cloportes qui ont coté God en Bourse ! Valeur incompréhensible ! Inexpugnable, incommensurable, intarissable ! God c'est un type bien lui, tu verras on le rencontrera plus tard...

IL : — Et maintenant Majesté ?

La Reine : — Maintenant « Maman-Terre » est fatiguée, je ne sais pas s'il suffira d'un doigt dans sa bouche pour qu'elle se débarrasse de la vermine.

*(Silence)*

IL : — Majesté, avant de partir, il y a juste une chose que je voudrais dire à ces deux

enfants qui n'ont pas pu venir ce soir. C'était peut-être les miens. Vous voudrez bien le leur transmettre ; je n'entends plus la pelleuse... Alors il me reste peu de temps... Alors...

*(Silence)*

La Reine : — J'attendrai.  
Tu m'as appelé « Maman-Terre », j'attendrai. Alors quoi ? Que leur dire ?

IL : — Mes regrets, mes remords, mes excuses, mes erreurs, mes reproches aussi... oui, aussi. « Maman-Terre », dis-moi comment. Pourquoi?...  
J'étais de là-bas, on m'a dit : « Tu n'es pas d'ici. » Je suis venu ici, on m'a dit : « Tu es de là-bas. » Je suis revenu de là-bas, on m'a craché mon ici à la figure...

*(Silence)*

Elle... elle aussi j'aurais aimé la voir avant de partir...

*(Silence. Nay)*

En parlant des deux larrons condamnés de part et d'autre de la croix et que la foule tantôt accusait, tantôt défendait, Beckett concluait : « Les gens sont tous des cons. »

Allo ! Beckett?... Beckett?... Tu m'en-

tends?... Tu vois, j'attends Godot... moi aussi.

Majesté, je pars en vacances, pressé. Je ne rangerai pas vos pions. Je prendrai juste mes billes, peut-être retrouverai-je mon gladiateur...

Tu viens Don Quichotte ?!

*(On sonne à la porte, IL ouvre : un billet par terre. IL le prend, le lit rapidement et le rejette très las en disant)*

— Bien.

*(IL va vers la table, mange quelque chose.*

*Au public)* S'il vous plaît, ne laissez pas pourrir tout ça... Il y en a tellement qui crèveraient rien que pour y poser les yeux. Servez-vous, je vous en prie.

Mon taboulé n'est pas si mauvais, je vous assure... Il est au moins vrai... Blé, persil et vert, et non semoule, tomates et blanc. Le falafel, *(IL goûte)* un peu tiède mais bon...

Vous avez remarqué? Vous pouvez annoncer la pire des nouvelles, il suffit d'ajouter «mais bon» et d'un coup on décapite le drame!...

— Il va mourir tout à l'heure!... «mais bon»... plus grave du tout!...

*(On sonne à la porte)*



— Tiens celui-là n'était pas prévu.

(*IL ouvre, personne mais il comprend*)

— Ah! c'est toi, entre, tu ne veux pas rater ça, hein ?

T'as raison, je t'en prie, sers-toi.

(*IL tend l'oreille*)

Comment ?... Si... si... Je suis prêt, tu ne rentres pas juste un petit moment, non ? Juste le temps du dernier verre d'arak ?

(*Silence*)

— Ah bon... (*IL écoute*) Merde, c'est vrai oui, la pelleuse s'est arrêtée de creuser, déjà... à la fin ça va très vite... Les vacances d'hiver il paraît que c'est pas mal aussi. Celles-ci seront longues... On pense que l'automne est une saison longue à mourir... Pas moi... je viens à peine d'éteindre mon été... mais bon...

**IL :**

— God... Je ne sais plus si tu es là... Si tu n'es pas là... Si tu es derrière cette porte... Si tu es au bout de ma nasse, nasse noire?... Nasse blanche?... Si je vais simplement devenir poussière ou si tu m'attends là-haut avec un arak.

Une chose est sûre, c'est que je vais enfin le savoir... dans quelques minutes... là... elle m'attend.

Tu ne peux pas juste avant, me faire un

petit signe, quelque chose... n'importe quoi... bouge ta chaise... (*Ses mains en creux*) Un peu de pluie à boire... Tiens, le tapis, qu'il vole!... Moi dessus vers toi! Au lieu de cette salope de nasse. Allez... allez, God... Regarde-les... Eux aussi!!! Ils voudraient savoir...

(*Au public*) N'est-ce pas? Pourquoi toutes ces cachotteries... Il faut que tu nous dises que toute cette chienlit en valait la peine... Please, God. ANSWER ME!!...

Je ferme les yeux, je compte jusqu'à sept et... hein?! (*Pendant qu'il a les yeux fermés*) Come on God! (*Après un long silence*) Montaigne a dit que toutes les religions ajoutaient du pire au pire.

(*IL ouvre les yeux, long silence, même PRIME se fait attentif. Philosophe et dépité, IL dit*)

— Bon. Cette fois je m'en vais. L'hydre attend. Oui, je crois que là, il faut que j'y aille... Dans mes heures bleues, je vous avais caché une date, celle de ce soir : l'arrivée d'un train, le mien. Et j'avais peur que vous ne partiez trop vite... C'est très lourd un train qui entre dans une gare vide...

Merci pour la compagnie...

(*Vers la porte*)

— MERDE J'ARRIVE! CRAMPON!

(**IL** *commence à sortir, mais revient*)

— Écrivez-moi, j'emmène ma boîte à lettres : bonsoir!... (**IL** *appelle*) Don Quichotte!! (*pas de réponse*)  
Même lui... (**IL** *va sortir mais se ravise*)

— J'insiste, servez-vous quand même du taboulé avant qu'il ne change lui aussi de couleur, de nom, de pays... de goût... d'histoire... de... (*Geste indéfini*)

— Mais bon...

(**IL** *sort*)



— COLLECTION « LES CONTEMPORAINS » —

SÉRIE THÉÂTRE / N° 1

## GUEULES D'AUTOMNE

DE JEAN-MARIE MESHAKA



SEUL, « IL » invite « PRIME » son ange gardien à l'écouter...

Entre fiction et réalité, GUEULES D'AUTOMNE puise sa substance dans le vécu d'un homme à l'automne de sa vie et qui de par une guerre civile a été contraint de partager son existence entre deux cultures : orientale et irrationnelle, occidentale et structurée.

Sans se vouloir biographique, ce texte puissant – lancé comme le monologue désespéré d'un écorché vif – pose la question essentielle du communautarisme identitaire et religieux, plus que jamais d'une affligeante actualité.

À travers le questionnement incessant devant le tragique et l'absurdité des situations vécues, où les souvenirs remontent brutalement un à un, tels ces cadavres à la surface après un séjour prolongé au fond..., l'auteur nous amène à travers un labyrinthe aux réminiscences colorées et parfumées de sa jeunesse jusqu'au défi final : une partie d'échecs avec l'invité de la dernière minute, cet être suprême – nommé ici Godot, God ou Gody – tant invoqué par les uns et au nom de qui on va aller massacrer les autres...

GUEULES D'AUTOMNE est la cinquième pièce de Jean-Marie Meshaka. Elle s'inspire de son parcours de Franco-Libanais chassé de son pays par la guerre et exilé à jamais.

Auteur, metteur en scène, interprète, présent – à partir de 1978 – sur la scène théâtrale haut-rhinoise, Jean-Marie Meshaka dirige depuis 1998 le Théâtre Poche-Ruelle de Mulhouse.

— TEXTE REVU ET CORRIGÉ PAR L'AUTEUR —



LES CONTEMPORAINS SÉRIE THÉÂTRE N° 1  
ISSN 2106-4318

ISBN 978-2-9534496-0-0 TTC 8,50 €